

## LE SCRIPTORIUM D'ALCOBAÇA: IDENTITÉ ET CORRÉLATIONS <sup>1</sup>

AIRES A. NASCIMENTO \*

1. L'abbaye cistercienne d'Alcobaça s'impose par la monumentalité de son édifice, dont la construction atteste le passage de différentes générations de moines. Mais elle compte surtout par l'influence que ces moines ont su exercer sur la société et la culture portugaise dès les premiers temps <sup>2</sup>.

L'Abbé a une place de distinction publique; à partir de 1211 il est Visiteur de l'Ordre Militaire d'Avis-Calatavra et participe à la cour royale par sa qualité de Grand-Aumônier. En 1269, D. Estêvão Martins fonde des écoles dans son abbaye; son successeur, D. Martin II, est à la tête des ecclésiastiques qui, en 1288, demandent au Pape l'autorisation d'appliquer une partie des revenus des églises en paiement des salaires des professeurs de l'université de Lisbonne, dont la fondation est en cours.

Pendant les crises politiques nationales, Alcobaça joue un rôle décisif. Plus encore, ses historiographes contribuent formellement à donner un support intellectuel et idéologique, voire mythique, aux aspirations de toute la collectivité nationale. Importante est aussi

---

\* Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa.

<sup>1</sup> Le texte ci-dessus reproduit en substance notre intervention dans la session d'étude tenue à Alcobaça dans le cadre des *Itinéraires Culturels Européens* du Conseil de l'Europe pendant la semaine du 9-13 septembre 1991.

<sup>2</sup> L'écrivain Ramalho Ortigão, à la fin du siècle passé, a souligné cet aspect d'une façon quelque peu exagérée mais emblématique: «L'histoire des moines et des coutos d'Alcobaça serait plus qu'un chapitre important, ce serait presque toute l'histoire de la civilisation portugaise», *As Farpas*, vol. I, p. 222.

la contribution de l'abbaye au domaine de la langue; depuis le XIV<sup>e</sup> siècle un lot significatif de traductions en portugais y est disponible et la cour royale y recourt pour disposer de textes de spiritualité<sup>3</sup>.

2. Pour ce qui est de la pratique de l'écriture et notamment en ce qui concerne l'expérience du livre, Alcobaça a toujours été un point de repère; les nouvelles méthodes d'approche codicologique, permettant une étude systématique et intégrée de sa production, confirment et mettent en relief son importance.

Il est intéressant, tout d'abord, de retenir des expressions qui traduisent une relation avec l'écriture. Elles apparaissent aux premiers documents préparés à l'abbaye<sup>4</sup>.

Dans une charte datée de 1176 et rédigée à Alcobaça, on peut lire à l'arenga: *Fida memorie custos est scriptura; hec enim antiqua inouat, noua confirmat, confirmata, ne in posterum notitie temporum diuturnitate obliuioni tradantur representat*<sup>5</sup>.

Une autre charte de 1180 commence d'une façon similaire, mais encore plus marquée sur la fonctionnalité de l'écriture pour conserver la mémoire des actions humaines: *Iuxta formam prenotate consuetudinis, ius est et rationi concordat, rerum gestarum series [ne] cedant obliuioni, litterarum fidei commendare, quia multociens euenit quod a mente la[bitur], per scripti paginam memorie reformari, et ne inritum reuocetur a posteris quod agunt homin[es ...] carte adnotationem scimus robur proprium obtinere*<sup>6</sup>.

Un troisième document de 1190 maintient les mêmes motivations: *Approbate consuetudinis est rerum gestarum seriem, ut obliuionem effugiant, litterarum fidei commendare quia, quod pie agitur a bonis, nisi scripto muniatur, solet sepius a posteris inritum reuocari et precedentium patrum quandoque suos rebelles facit cupiditas operibus caritatis*<sup>7</sup>.

Cette attitude envers l'écriture joue un rôle au-delà même de l'abbaye et provoque des effets visibles. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle,

<sup>3</sup> MARIO MARTINS, «Alcobaça», in *Dicionário de Literatura*, dir. Jacinto do Prado Coelho, Porto, 1969; *Estudos de Literatura Medieval*, Braga, 1954.

<sup>4</sup> Une cinquantaine de documents préparés à Alcobaça entre 1155 et 1194 sont conservés aux Archives Nationales, Torre do Tombo, à Lisbonne.

<sup>5</sup> ANTT, Alcobaça, Particulares, maço 1, doc. 13.

<sup>6</sup> *Ib.*, doc. 38.

<sup>7</sup> *Ib.*, maço 2, doc. 12.

au moins, Alcobaça sert, en effet, de dépôt à des documents d'autres provenances, ce qui d'ailleurs conduit la communauté à maintenir le poste de chancelier. Le chroniqueur Fr. Manuel dos Santos retient deux cas à ce propos. Le roi Alphonse III, en 1276, demande à l'Abbé d'Alcobaça de lui envoyer les chartes de son mariage qu'il avait reçues de Rome et avait fait garder à l'abbaye. Son fils et successeur, le roi Denis, envoie à Alcobaça un exemplaire de la charte de peuplement (*foral*) de la ville d'Alenquer pour qu'on puisse, à partir de l'exemplaire déposé à l'abbaye, en certifier l'authenticité<sup>8</sup>.

3. La production du livre n'a pas fait l'objet d'explicitations aussi formelles, au moins pour les premiers temps. Ce manque d'informations a donné lieu, depuis longtemps, à des positions contradictoires.

Il existe, cependant, un fonds important de manuscrits de la librairie d'Alcobaça. La recherche codicologique a su aujourd'hui dépasser des impasses antérieures et aboutir à des conclusions d'intérêt incontestable.

Ce fonds, après la suppression des ordres religieux au Portugal en 1834, est déposé presque entièrement à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, qui en conserve 456 manuscrits; à cause d'un accident de partage, les Archives Nationales (Arquivo Nacional da Torre do Tombo) gardent aussi 8 manuscrits; nous en avons repéré 3 autres dans les Catalogues de la British Library, ce qui laisse supposer des cas de pertes non documentées<sup>9</sup>. Le fonds originaire

---

<sup>8</sup> FR. MANUEL DOS SANTOS, *Descrição do Real Mosteiro de Alcobaça*, ed. Aires A. Nascimento, Alcobaça, 1979, pp. 61-62.

<sup>9</sup> AIRES A. NASCIMENTO, «Em busca dos códices perdidos», *Didaskalia*, 9, 1979, 279-288. Il existe un inventaire du fonds Alcobaça de la Bibliothèque Nationale daté de 1930, auquel on a ajouté, en 1978, un volume d'index: *Inventário dos Códices Alcobacenses*, Lisboa, 1930-1932 (5 fascicules); *Indices* (fasc. 6), Lisboa, 1978. Récemment, on vient de constituer un nouveau catalogue basé sur des microfilms; la description toutefois n'a pas été confrontée avec les manuscrits, ce qui limite les informations sur le support matériel; des erreurs de lecture y sont fréquentes, constituant un handicap sérieux pour l'utilisateur, laissant de fausses pistes pour un jugement sur le sens de la tradition des textes et la qualité philologique, voire intellectuelle, du scriptorium. Il s'agit de *The Fundo Alcobaça of the Biblioteca Nacional, Lisbon*, 3 vols., ed. THOMAS L. AMOS & JONATHAN BLACK, Collegeville,

a dû être, en effet, plus large; des inventaires manquent, mais subsistent des traces ou aussi quelques témoignages auxquels il faut faire attention. Une lettre de l'humaniste italien Poggio Bracciolini, par exemple, nous fait savoir l'existence de manuscrits d'auteurs classiques à son temps dans la bibliothèque de notre monastère d'Alcobaça; aucune autre mention ne nous laisse connaître leur histoire, mais il ne faut pas certainement mettre en cause la sincérité des informations dont Poggio disposait<sup>10</sup>.

Les questions à poser et les problèmes à résoudre, cependant, sont bien plus larges.

Depuis trois siècles, au moins, et pour des raisons bien différentes, on a discuté sur l'origine de ces manuscrits. Les similitudes ou affinités avec les manuscrits de Clairvaux ont été expliquées parfois comme dues pas seulement à une dépendance, textuelle ou autre, mais surtout à une origine commune. La thèse contraire a été soutenue notamment par les cisterciens d'Alcobaça eux-mêmes, soucieux de défendre le prestige de leurs devanciers<sup>11</sup>.

Le grand savant que fut Fortunato de S. Boaventura, de la dernière génération des cisterciens d'Alcobaça, présentait en 1828 des arguments d'analogie de situation supposée par les documents

---

Minnesota, 1988-1990; cf. notre recension critique au vol. I dans «Um novo catálogo do Fundo de Alcobaça: das boas intenções ao malogro de um projecto», *Euphrosyne*, 18, 1990, 347-355.

<sup>10</sup> Cf. POGGIO BRACCIOLINI, *Lettere II — Epistolarum familiarium libri*, cur. Helene Harth, Firenze, 1984, pp. 373-374. Il nous semble avoir des raisons pour ne pas accepter l'identification du destinataire de la lettre de Poggio proposée par l'éditeur: il ne s'agit pas certainement de l'évêque de Burgos Alfonso García de Cartagena, dont les rapports avec Poggio sont plus tardifs et dont les relations avec les milieux portugais ne sont qu'éventuelles pour bénéficier de l'accès direct à la bibliothèque d'Alcobaça et accomplir le travail principal réclamé par Poggio (la copie fidèle du manuscrit des *Noctes Atticae* d'Aulu-Gelle). Il faut souligner que l'information initiale avait été transmise à Poggio par un certain «Valascus», dont l'identification peut, par hypothèse, revenir à Vasco Rodrigues, un avocat portugais qui a vécu longtemps à la cour pontificale où il aurait connu l'humaniste italien. Voir à ce propos nos réflexions dans «Poggio e o seu interesse por códices de Alcobaça», *Revista da Faculdade de Letras — Volume de homenagem ao Prof. J. V. Pina Martins* (à paraître).

<sup>11</sup> Les préjugés dans ce domaine sont fréquents et même des gens avertis dans d'autres secteurs n'ont pas su les surmonter. Ainsi, par exemple, MAUR COCHERIL, *Routier des Abbayes Cisterciennes du Portugal*, Paris, 1978; *Études sur le monachisme en Espagne et au Portugal*, Paris-Lisbonne, 1986.

rédigés à Alcobaça depuis le XII<sup>e</sup> siècle ou par les manuscrits où il existe des colophons<sup>12</sup>.

La question n'est pas si simple et exige un examen adéquat et serein.

4. Commençons pour nous situer. Lors d'une fondation cistercienne, l'abbaye-mère confiait aux moines envoyés à cet effet les livres nécessaires pour la liturgie, condition d'ailleurs fondamentale pour que celle-ci fût uniforme. Cependant, la pratique normale n'était pas de livrer toute une bibliothèque à ses affiliées. En effet, un livre implique de grandes dépenses de moyens, d'énergies et de temps au scriptorium et il est improbable, voire impossible, que Clairvaux ait pu répondre aux besoins de lecture de tout le réseau cistercien.

Le problème reste de prouver l'origine des manuscrits appartenant à ces abbayes. L'argument du témoignage des colophons avancé par Fortunato de S. Boaventura n'est pas entièrement suffisant et utile. En fait, la plupart des manuscrits d'Alcobaça ne présentent pas de colophon et ceux qui existent ne sont pas précis pour qu'on puisse être sûr de leur origine, date et auteur de copie. Faire des extrapolations comporte des risques qu'il faut mesurer et contrôler.

Nos conditions de travail, cependant, ne sont ni différentes ni plus désespérées que celles que présente l'étude des autres fonds monastiques médiévaux. La méthode de travail à suivre est celle de l'analyse matérielle, jusqu'à définir les affinités, ou au moins «l'air de famille» que les codicologues sont déjà habitués à accepter comme suffisant et pertinent<sup>13</sup>.

5. Tout d'abord, il sera utile d'accepter le témoignage d'un document de la fin du XII<sup>e</sup> siècle pour définir des attitudes envers le livre. À cette date, Fernando Eanes fait don de sa ferme de Cós y compris ses animaux (chevaux, vaches, brebis, truies, boeufs) sous la condition que le revenu de cette ferme soit appliqué à la fabrication de livres; si cette application ne s'avère pas nécessaire,

---

<sup>12</sup> FR. FORTUNATO DE S. BOAVENTURA, *Commentariorum de Alcobacensi manuscriptorum bibliotheca libri tres*, Coimbra, 1828.

<sup>13</sup> MONIQUE-CÉCILE GARAND, «Manuscripts monastiques et scriptoria aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles», *Codicologica*, 3, 1980, 9-33.



on reste libre d'utiliser le revenu à l'hôpital pour le soin des malades<sup>14</sup>.

Ce geste, qu'on doit croire inspiré d'autres semblables et certainement suggéré par les moines eux-mêmes, nous donne un point de départ bien solide. Tout d'abord, parce que le revenu de la ferme est applicable sur la fabrication et pas sur l'acquisition de livres. Ensuite, parce que l'alternative est le soin des malades et cette application est très noble. De là ressort tout un monde auquel il faut trouver des correspondances extérieures.

6. Le fonds Alcobaça de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne présente au moins deux traits particuliers: a) le caractère unique du système d'attelage des nerfs aux ais dans la reliure; b) le caractère original d'un bon pourcentage des reliures: des manuscrits qu'on puisse dater des premiers siècles (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>), 80 sur 340, c'est à dire 25%, possèdent encore leur reliure originale.

De plus, si ces données sont fondamentales, il faut aussi retenir que dans cet ensemble on peut étaler tout une chronologie relative et établir des dépendances à partir des variantes repérées sur le système d'articulation des nerfs aux ais<sup>15</sup>.

Prenons l'Alc. 136, dont l'écriture ne laisse pas de doutes dans le cadre de l'écriture wisigothique, laquelle, d'ailleurs est remplacée par l'écriture monastique d'origine française vers l'année 1170. Le système d'attelage des nerfs est un peu complexe et matériellement unique, mais il peut être rapproché de tout un ensemble de reliures que s'y rassemblent. Nous avons désigné le premier type de «boucle et noeud»; le deuxième de «boucle entière».

Or, il est intéressant de remarquer que dans l'ensemble de ce deuxième type, constitué par 23 reliures, il y a des textes qui sont incontestablement d'origine locale car leur nature, soit historique soit culturelle, ne laisse pas de doutes.

---

<sup>14</sup> ANTT, CR, Alc., maço 22, n.º 24 (270).

<sup>15</sup> Pour tout ce problème, il nous faut renvoyer à des études plus détaillées que nous avons entreprises ailleurs: AIRES A. NASCIMENTO, «Diferenças e continuidade na encadernação alcobacense: sua importância para a história do scriptorium de Alcobaça», *Revista da Faculdade de Letras de Lisboa*, 1983, 136-157; *Encadernação portuguesa medieval: Alcobaça*, Lisboa, 1984; «Les reliures médiévales du Fonds Alcobaça de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne», *Calames et Cahiers — Mélanges Gilissen*, Bruxelles, 1985, pp. 107-117.

Il existe aussi un autre groupe, plus petit, qui ne rassemble plus que 5 reliures originales. Son système d'attelage des nerfs est identique au système connu en Europe. On pourra s'y appuyer pour soutenir que ces manuscrits viennent de l'étranger.

Mais un autre élément intervient, plus attirant et plus significatif: par contraste avec ce petit groupe, nous avons un autre, bien plus nombreux, de 19 reliures également originales où il faut retenir une variante qui n'est pas explicable si ce n'est en tant que résultat d'une contamination: du système européen et du système d'Alcobaça que nous avons désigné de «boucle entière».

Par le biais de cette donnée matérielle, nous arrivons donc à cerner le problème fondamental: l'identification d'un scriptorium. Dans l'état actuel de nos connaissances dans ce domaine, Alcobaça reste un cas unique. Or il n'est pas concevable que le scriptorium n'ait fonctionné que pour le travail de reliure.

7. À partir de cette conclusion, on peut aussi entreprendre la caractérisation de ce scriptorium.

Premièrement, si le scriptorium d'Alcobaça présente des marques spécifiques qui le rendent différent, les résultats de son travail manifestent qu'il ne vit pas isolé. La contamination à laquelle nous faisons allusion en est déjà la preuve claire.

L'analyse de la tradition textuelle d'oeuvres communes à d'autres fonds peut démontrer qu'il y a des dépendances.

Celles-ci sont réelles vis-à-vis de Clairvaux. Cependant, dépendance ne veut pas dire simple transfert. Par exemple, l'étude de la recension de l'*In Prophetas Minores* de Jérôme amène la critique à reconnaître que l'Alc. 338 est une copie directe du ms. 191 de la Bibliothèque Municipale de Troyes, originaire de Clairvaux<sup>16</sup>. Yves-Marie Duval, qui n'avait établi son étude que sur un microfilm, avait tout d'abord émis l'opinion que ce manuscrit aurait été transcrit à Clairvaux; nous lui avons fait remarquer que le système de reliure oblige à le mettre sur le compte d'Alcobaça. Une analyse plus détaillée nous y révélait, en effet, deux systèmes d'attelage des nerfs aux ais typiques d'Alcobaça: l'un le modèle que nous avons appelé «sigmatique B», résultant de la contamination déjà indiquée;

---

<sup>16</sup> YVES-MARIE DUVAL, «Un témoin de la recension de Clairvaux de l'*In Prophetas Minores* de Jérôme: le manuscrit 338 de Lisbonne (Alcobaça, XIV)», *Euphrosyne*, 13, 1985, 51-77.

l'autre le «semi-sigmatique A», qui, pour nous, est le résultat d'une évolution vers la simplification du système, et dont l'utilisation a dû commencer vers le temps de la production de ce manuscrit.

Evidemment, il est possible d'avancer l'hypothèse que le manuscrit en question aurait été apporté sans reliure de Clairvaux. Il resterait, toutefois, à expliquer pourquoi on aurait choisi un manuscrit commandé ou reçu de l'Abbaye-mère pour essayer des systèmes d'articulation des nerfs aux ais. Il nous semble plus vraisemblable d'admettre que tout le travail a été exécuté au même scriptorium, Clairvaux étant l'entité de prêt du modèle et Alcobaça l'endroit d'exécution.

Notre hypothèse peut s'appuyer sur un exemple plus clair. C'est le cas du *Legendarium de sanctis per circulum anni*. Il est disponible à Clairvaux vers 1170, date où une version plus moderne entre en usage. On sait que l'exemplaire de Clairvaux a voyagé. Il est venu sûrement à Alcobaça où il est copié et adapté. En effet, la copie n'est plus concevable à Clairvaux où l'exemplaire modèle est considéré comme dépassé. A Alcobaça il reçoit des ajouts pour le culte local et aussi des arrangements pour éviter des répétitions de textes existant dans d'autres livres à la bibliothèque monastique<sup>17</sup>. Or la reliure qu'on trouve aux Alc. 418-422 confirme l'origine: leur système d'attelage des nerfs aux ais correspond au modèle typique d'Alcobaça.

8. Si le scriptorium d'Alcobaça n'est pas isolé par rapport aux abbayes cisterciennes, et s'il reste intégré au courant de base par liaison directe à Clairvaux, il reste aussi en relation étroite avec son milieu local.

Des textes tels que le *De expugnatione Scalabis* et le *De expugnatione Salaciae* en sont un exemple concret. L'Alc. 415, où ces textes se trouvent possède encore sa reliure originale et peut servir de contrepreuve évidente pour l'origine.

Un autre cas. *Les Moralia in Iob* de Grégoire le Grand est un texte bien documenté dans les fonds des bibliothèques cisterciennes. On pourrait soupçonner que la tradition textuelle d'Alcobaça fût proche de celle de Cîteaux ou de Clairvaux. Or dans l'Alc. 349, nous

<sup>17</sup> FRANÇOIS DOLBEAU, «Le Légendier d'Alcobaça. Histoire et analyse», *Analecta Bollandiana*, 102, 1984, 263-296; AIRES A. NASCIMENTO & SAUL A. GOMES, *S. Vicente de Lisboa e seus milagres medievais*, Lisboa, 1988.



trouvons une petite introduction particulière qui procède d'une tradition péninsulaire, car elle a été élaborée à partir du *De uiris* d'Isidore et de la *Chronique Mozarabe de 754*; son intention est d'ailleurs bien manifeste: expliquer l'arrivée de l'ouvrage de Grégoire en Espagne, au temps de l'évêque Tayon de Saragosse. Là aussi nous trouvons notre système de reliure<sup>18</sup>.

L'Alc. 149 fournit un cas différent, mais complémentaire. Il a perdu sa reliure primitive, mais présente un autre trait matériel qui sert notre propos et élargit notre horizon. Son ornementation est unitaire. Or il y a un motif ornemental qui se répète dans l'un des tombeaux qui se trouvent à Alcobaca<sup>19</sup> et qui datent du XIII<sup>e</sup> siècle.

Pour le texte, il s'agit d'un *Mariale*, compilation de miracles de la Vierge et de cantiques en son honneur. Apparemment, rien de typique de ce côté pour en affirmer l'origine. Il faudra, cependant, remarquer que la collection fondamentale des miracles présente des analogies de texte et d'ordre avec les *Milagros de Nuestra Señora* de Gonzalo de Berceo, analogies qui sont aussi à mettre en relief par rapport à des autres témoins de la tradition hispanique<sup>20</sup>.

La fidélité à la tradition locale semble l'emporter dans certains cas sur autres traditions.

Nous avons évoqué le cas des *Moralia in Iob*. On a aussi remarqué que dans le *Legendarium de sanctis per circulum anni* manquent les *vitae* de S. Nicholas et de S. Maure; le manque est expliqué par un critère d'économie, car les deux *vitae* existaient déjà dans la *Compilatio Valeriana* qu'on avait à la bibliothèque du monastère<sup>21</sup>.

Une fois de plus, donc, la tradition hispanique prime sur ce qui arrive de l'étranger.

<sup>18</sup> AIRES A. NASCIMENTO, «Um testemunho da tradição hispânica dos *Moralia in Iob*: Lisboa, BN, Alc. 349 — Subsídios para o seu enquadramento», *Archivos Leoneses*, 79-80, 1986, pp. 313-331.

<sup>19</sup> Cette coïncidence a été relevée dans le cadre de l'étude du fonds Alcobaca et présentée dans les *Encontros de S. Bernardo* qui ont eu lieu à Alcobaca pour les commémorations du centenaire. Cf. MARIA ADELAIDE MIRANDA, «Escultura monumental alcobacense. O pensamento de S. Bernardo na sua génese», in *IX Centenário do nascimento de S. Bernardo — Encontros de Alcobaca e Simpósio de Lisboa — Actas*, Braga, 1991, pp. 167-179.

<sup>20</sup> AIRES A. NASCIMENTO, «Um *Mariale* alcobacense», *Didaskalia*, 9, 1979, 339-412; «Em busca dos códices alcobacenses perdidos», *loc. cit.* Des variantes textuelles pèsent aussi pour affirmer la proximité de notre témoin.

<sup>21</sup> J. BLACK & TH. L. AMOS, *Op cit.*, vol. III, p. XIV.

Pour l'ouvrage de Gilbert Crispin, *Disputatio iudei cum christiano*, d'après le dernier éditeur, l'Alc. 148 dépend de Clairvaux<sup>22</sup>. Cependant, ce texte ne semble pas imposé du dehors à Alcobaça; au contraire, il fait certainement partie d'un choix commun aux chanoines de Saint-Croix de Coimbra. En effet, reviennent aux deux monastères portugais les seuls cas connus d'association de ce texte avec un autre semblable, l'*Aduersus Iudaeos* de Pedro Alfonso, personnage important et juif converti à la religion chrétienne appartenant au cercle du roi Alphonse X de Castille<sup>23</sup>.

9. Si Alcobaça maintient des techniques traditionnelles ou préfère des textes qui témoignent d'une tradition locale, il faut souligner aussi que ses moines pratiquent une ouverture très grande.

Pour la reliure, les variantes ne peuvent être expliquées qu'en admettant des contaminations. Celles-ci, d'autre part, renvoient à une communauté ouverte qui accepte des gens formés ailleurs sans sacrifier leur liberté d'exercer ce qu'ils ont appris et savent faire. Dans les plats de reliure de l'Alc. 153 nous pouvons documenter encore les moments où un nouvel artisan est intervenu pour changer la technique de préparation de la face des ais.

Pour ce qui est des textes, l'influence de Clairvaux est évidente et pleinement justifiée. Toutefois, elle n'annule pas la tradition locale. Le cas de la *Compilatio Valeriana* (Alc. 454), par exemple, témoigne directement cette tradition péninsulaire<sup>24</sup> et les autres exemples évoqués gagnent de l'intérêt à être intégrés dans une perspective plus large. En fait, on trouve des petits textes parfois sauvés dans des restaurations de reliures ou simplement jetés à un moment indéfini en fin de manuscrit. Leur variété nous amène à admettre à Alcobaça une liberté de lecture plus large que celle qu'on aurait pu reconnaître à partir des manuscrits qui servaient à la *lectio* officielle<sup>25</sup>. Ce sera le cas du texte intitulé *De solistitionis*

<sup>22</sup> ANNA SAPIR ABULAFIA & G. R. EVANS (edd.), *The works of Gilbert Crispin, Abbot of Westminster*, Oxford, 1986.

<sup>23</sup> Ce détail, passé inaperçu aux éditeurs de Gilbert Crispin, a été relevé dans le compte rendu qui nous en avons fait dans *Euphrosyne*, 16, 1988, 451-452.

<sup>24</sup> M. C. DÍAZ Y DÍAZ, «Sobre la compilación hagiográfica de Valerio del Bierzo», *Hispania Sacra*, 4, 1951, 3-23.

<sup>25</sup> AIRES A. NASCIMENTO, «Livros e leituras em ambiente alcobaçense», *IX Centenário do nascimento de S. Bernardo — Encontros de Alcobaça e Simpósio de Lisboa — Actas*, Braga, 1991, pp. 147-165.

*insula magna* (Alc. 37 et 39)<sup>26</sup> qui rejoint, d'une façon intégrée dans la situation hispanique, le thème de la *Navigatio Brandani*; pour sa part, celle-ci, conservée dans une version inconnue d'autres sources<sup>27</sup>, est bien en accord avec ce que nous pouvons concevoir de celle que Benedeit a composée en latin avant d'écrire son poème en anglo-normand (Alc. 380). Ainsi tradition locale et tradition européenne convergent dans un même endroit sous le même esprit monastique.

Il y a certainement bien d'autres détails qui ne seront pas moins intéressants pour juger de l'ouverture d'esprit et du sens de la tradition cultivés à Alcobaça. Qu'il suffise de rappeler ce que peut signifier le colophon de l'Alc. 410. *Egidius presbiter de Leirena* date son travail de copie de la *Summa Angelus*, de Garnier de Rochefort, de l'an 1219. L'entrée d'un instrument d'étude biblique au cloître d'Alcobaça à cette date laisse supposer des habitudes de travail qui accompagnent les plus modernes ailleurs en Europe.

10. Sous d'autres perspectives il vaut encore la peine d'attirer l'attention sur le scriptorium d'Alcobaça: le dynamisme de travail, la technicité professionnelle et la diversité de ses artisans.

Tous les manuscrits d'Alcobaça n'ont pas les mêmes caractéristiques de beauté ou d'application des règles connues pour le livre. Il faudra nécessairement distinguer les exemplaires destinés à la liturgie, à l'usage privé ou à l'étude. Cependant, particulièrement pour les manuscrits des premiers temps, cette opposition n'est pas vérifiable. Le *Vocabularium* de Papias, suivi du *De numeris*, de Rhabanus Maurus (Alc. 426), peut facilement être rapproché d'un manuscrit biblique ou du grand *Lectioennarium* pour ce qui est de l'enluminure ou de la mise en page. Les critères de beauté et d'application des canons du livre priment sur des autres critères d'économie ou d'utilitarisme.

---

<sup>26</sup> AIRES A .NASCIMENTO, «Trezenzónio e a ilha do Solstício: a funcionalidade da ausência no reencontro do presente», in *Em torno da Idade Média*, Lisboa, 1989, 185-196.

<sup>27</sup> Edité par CARL SELMER, «The Lisbon Vita Sancti Brandani Abbatis — A hiterto unknown Navigatio — text and translation from old-french into latin», *Traditio*, 13, 1957, 313-344. Des fautes de lecture sont à récupérer; par ailleurs, la préface de Benedeit dans la version anglo-normande semble indiquer un autre sens aux similitudes de base.

Cet aspect doit certainement être mis en rapport avec les possibilités humaines et financières existant à Alcobaça. Plus haut, nous avons cité un cas d'affectation de biens larges au travail du scriptorium et nous avons présumé qu'il ne serait pas un acte isolé. Il faut aussi nous interroger sur l'amplitude de ce scriptorium, c'est à dire, sur le nombre des agents du livre travaillant en même temps et sur la continuité de cette activité le long des temps.

Pour l'Alc. 149, l'analyse paléographique nous a amené à distinguer une demi-douzaine de mains dans la réalisation de la copie<sup>28</sup>. Pour les trois manuscrits des *Moralia in Iob* (Alc. 349-351), on doit admettre des hommes ayant des formations différentes soumis à une orientation commune pour la préparation de la mise en page<sup>29</sup>. Une analyse paléographique et codicologique rigoureuse nous amène souvent à reconnaître des agents divers dans un même manuscrit.

De cette façon, il faudra souligner que, comme ailleurs, les souscriptions des colophons ne sont pas toujours sincères ou, au moins, peuvent nous tromper sur la réalité concrète. Ainsi, quand un certain *Iohannes peccator* met son nom à la fin d'un manuscrit, sa déclaration ne dispense pas de faire une analyse complémentaire. Peut-être n'est-on en présence que du responsable de toute une équipe d'hommes qui préparent et amènent à bien l'exécution du manuscrit.

Finalement, on doit remarquer le sens de continuité qui peut être repéré dans notre fonds de manuscrits. Nous l'avons déjà souligné pour ce qui concerne la reliure, car ses variantes nous amènent à reconnaître un enchaînement bien manifeste. D'une façon plus large et globale, on peut essayer de récupérer le rythme de croissance d'effectifs dans la librairie manuscrite d'Alcobaça.

Malgré les pertes subies<sup>30</sup>, on peut encore repérer dans le fonds de manuscrits d'Alcobaça que ce rythme est régulier et peut s'appro-

---

<sup>28</sup> Cf. «Um Mariale alcobacense», *loc. cit.*

<sup>29</sup> Cf. notre étude citée plus haut.

<sup>30</sup> Ces pertes, bien que réelles et regrettables, ne doivent pas être exagérées; sauf pour quelques unités, le nombre des manuscrits correspond à celui qui a été décrit dans le *Index Codicum Bibliothecae Alcobatiae*, Lisboa, 1775. Pour un temps antérieur, il faut savoir que la première référence à la quantité de livres manuscrits est faite par le prieur D. João Claro dans une lettre adressée au roi D. Manuel I vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle; bien que générique, son estimation peut servir de point de comparaison et

cher de ce que nous savons sur la croissance du potentiel économique et sur la vitalité et l'influence extérieure du monastère<sup>31</sup>.

Retenons un cadre acceptable de distribution par siècles<sup>32</sup>:

SIECLE:	XII	XIII	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII
Mss.	38 + 5 + 139 + 14 + 90 + 4 + 54 + 37 + 63 + 22						

De la période antérieure à 1500, moment crucial en raison de l'adoption de l'imprimerie, il y a 344 manuscrits, dont 184 se situent entre 1150 et 1300. Le sommet de la production est placé au XIII<sup>e</sup> siècle (environ 150 manuscrits). Cette situation est en accord avec la croissance réelle de l'abbaye. Depuis 1210 les donations et les acquisitions de biens fonciers augmentent; en 1223 le bâtiment principal est prêt pour être habité; l'église est consacrée en 1252; le nouveau cloître est achevé en trois ans, entre 1308 et 1311. La formation de la librairie est certainement due à un plan bien conçu de doter l'abbaye des moyens indispensables à la vie régulière. Les livres étaient nécessaires pour la *lectio* monastique, et le goût pour le livre sera constant dans toute l'histoire d'Alcobaça. Ainsi s'explique la grande bibliothèque d'imprimés qui, en 1834 (date de la suppression des ordres religieux, compris les cisterciens, au Portugal), comptait 16.358 volumes.

\*  
\*      \*

Les livres ne sont pas tout. Derrière les livres il y a une communauté d'hommes qui s'en servent. Dès les premiers temps de sa vie

---

correspond, grosso modo, à ce que nous avons pour les premières siècles. Néanmoins, la lettre de Poggio ne laissant point de doutes nous oblige à approfondir notre réflexion pour éclaircir la situation d'égarment qui s'en suivit: peut-être l'effort de spiritualisation entamé par l'Abbé Estêvão d'Aguiar sera à la base d'un désintéressement des moines aux manuscrits profanes.

<sup>31</sup> Les études plus récentes et fondamentales sont: IRIA GONÇALVES, *O património do mosteiro de Alcobaça nos séculos XIV e XV*, Lisboa, 1989 (précédemment, thèse soutenue à la Fac. de Sciences Sociales et Humaines de l'Université Nouvelle de Lisbonne); PEDRO GOMES BARBOSA, *Povoamento e estrutura agrícola na Estremadura central (séc. XII a 1325)*, Lisboa, 1992 (précédemment thèse doctorale soutenue à la Fac. des Lettres de Lisbonne).

<sup>32</sup> Cf. THOMAS L. AMOS, *Loc. cit.*, p. XXVII.



monastique, la communauté d'Alcobaça a dû se procurer des textes et en constituer des copies. Ce qu'il y a de plus attirant dans le domaine de la recherche codicologique est d'arriver à la découverte de cette communauté, à travers ses choix de lectures ou aussi de techniques au croisement des chemins des hommes.

A l'abbaye d'Alcobaça cette communauté se révèle dynamique, fière de son appartenance cistercienne, mais capable aussi de garder la mémoire d'autres traditions. Alcobaça, donc, n'est pas Clairvaux transféré; on y trouve une identité sans confusion possible.